

# LE POISSON MORT

GAZETTE ANECDOTIQUE DE LA RUE D'ULM ET DES ENVIRONS

GRATUIT - NUMERO 26 - AVRIL 2001 - DEUXIÈME ANNÉE

## Édito

Chers lecteurs,  
Certaines rumeurs ont pu courir, qui laissaient entendre que le présent numéro du *Poisson Mort* sortirait à la date d'hier, dimanche 1<sup>er</sup> avril. Il n'en est rien. Certes, cette date n'est pas anodine, et eût été propice à un tel événement. Cependant, ces bruits n'étaient que calomnies.

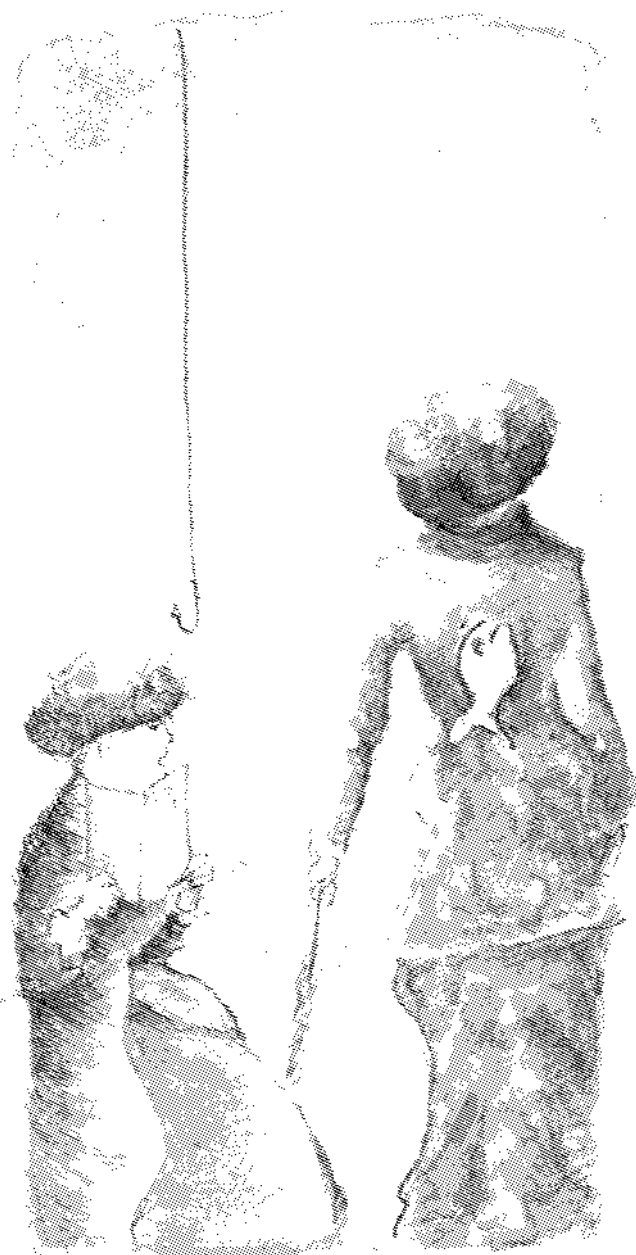
Nous démentons donc formellement ces allégations, et mettons en garde d'avance notre lectorat contre les agissements malveillants de quelque(s) faussaire(s).



Par les temps qui courent, les contrefaçons sont pléthore ; la méfiance est de rigueur. C'est pourquoi nous avons décidé, nous aussi, de « labelliser » le *Poisson Mort*. Toute publication qui ne portera pas le sceau officiel devra ci-devant être considérée comme un faux. Nous engageons quiconque fera une telle découverte à détruire *immédiatement* tout exemplaire non authentifié. Il en va de l'ordre, il en va du bien commun, il en va de la sécurité de tous.

Très prochainement chez vous  
**la nouvelle revue piscimortuaire**

Avec en exclusivité des inédits de Mallarmé, J. Djougachvili, Faulkner, etc., et la vérité sur Proust !



## La vie des bêtes

### Aujourd'hui : le Poisson d'Avril



Par Thierry Bibonne,  
naturaliste à l'Université du Cap  
d'Agde.

Le Poisson d'Avril est un animal futile et volage. Le pêcheur audacieux désireux de taquiner cet animal devra se familiariser avec les habitudes de ce vertébré farouche et revêche.

C'est au début d'avril, alors que les chauds rayons du soleil commencent à caresser langoureusement la végétation en émoi, alors que les fines gouttes de rosée perlent le long des feuilles duvetées, tandis que les bourgeons turgescents libèrent leur bourre en offrande à la Nature renaissante, au milieu des écureuils folâtrant parmi les longues herbes humides, que le Poisson d'Avril arrive en pleine possession de ses moyens de procréation. D'où son nom.

Figurez-vous un trou de verdure où chante une rivière, laquelle accrocherait follement aux herbes ses haillons d'argent, avec le soleil qui lui rait d'une montagne claire : en somme, un petit val qui mousse de rayons.

C'est dans cette rivière fraîche et gougouillante, serpentant dans un sous-bois ombragé, que Monsieur et Madame Poisson d'Avril se livrent à une parade enchanteresse comme seule Mère Nature sait les orchestrer. Madame va gaiement, au fil de l'eau, charmante petite ondine magnifique de pudeur. Monsieur s'agite nerveusement dans son sillage, enivré par son parfum suave, frétilant de la dérive. Autour d'eux, un grand silence se fait. L'écureuil gris folâtre gaiement parmi les hautes herbes, les petits lapins se dressent sur leurs pattes en remuant leur museau, la tanche et le goujon s'égaillent devant le héron au

long bec emmanché d'un long cou. Au dessus de la rivière, les arbres dressés tournoient follement...

Quelques temps plus tard, Maman Poisson d'Avril se repose au fond de l'eau, son ventre arrondi frôlant la vase mordorée. Pendant ce temps, Papa Poisson d'Avril se démène corps et âme pour rassembler les débris multiples nécessaires à la construction d'un douillet nid d'amour pour toute la petite famille. Devant ces marques de vaillance et d'abnégation, il est plus d'une jeune donzelle Poisson d'Avril pour se pâmer. Mais Papa Poisson est conscient de son rôle de Pater Familias, et il sait les remettre dans le droit chemin.

Aux temps chauds, les petits alevins sont déjà là. Regardez-les s'essayer à nager entre les herbes aquatiques, dans le sillage de leur Maman, regardez-les essayer maladroitement de saisir au vol quelques mouches trop grosses pour eux, regardez-les tenter de s'extraire de la gueule du brochet malicieux... Ah ! voilà encore un de ces tableaux champêtres, réjouissants comme seule Mère Nature sait nous en prodiguer.

Et puis, tout passe et quand les feuilles jaunies commencent à tomber sur l'onde frémissante, les petits Poissons d'Avril sont déjà de taille à rivaliser avec leur Père. C'est sous le regard attendri de celui-ci - qui ne se doute de rien... - qu'ils s'entraînent en vue du Grand Départ. Ils s'exercent à la lutte, au pugilat, au 100m plat nage libre, à la brasse papillon... Et quand les humains de leur âge, emmitoufflés dans leur cache-nez, doivent reprendre le chemin de la classe, les jeunes Poissons d'Avril sont fin prêts. Après des adieux déchirants à leur mère, ils plantent nuitamment un fort couteau entre les arêtes de leur père (qui aurait dû se douter de quelque chose...), et descendent le courant, le vague à l'âme et le sourire aux lèvres...

Ce sourire se crispe bientôt, quand au doux écoulement de la rivière succède le glacial ressac du bord de mer. Tout le monde ne reviendra pas. Les fortes

têtes sortiront de l'épreuve matées, les faibles serviront de pâture aux requins, les autres se fortifieront au contact du grand large... Au bout d'un mois, c'est le temps du retour, période que les scientifiques nomment « la quille ».

Les survivants entament alors leur difficile retour vers la rivière natale. Là encore, tous ne reviendront pas. Les Poissons d'Avril, à présent dans la force de l'âge, se fraieront un passage au travers des cadavres de leurs frères. Le choc émotionnel surmonté, ils devront faire face à la pollution, aux pêcheurs, aux turbines, aux hélices des bateaux et aux cigarettes mal éteintes.

Vers la mi-mars, l'eau de la rivière leur semblera plus familière. Ces rochers, ces roseaux, ces rives mousues, ces galets aux reflets chatoyants, cette vase mordorée... Mais oui ! c'est elle ! Leur rivière ! *Home sweet home !* Toute la famille est là !... (Enfin ce qu'il en reste.) Visages familiers qui évoquent toute leur enfance ! Vert paradis des amours enfantines !

Mais, un autre danger plane sur ce havre de paix : l'Homme. Armé de cannes à pêches rétractables, et d'épuisettes sans trous, il sonde la profondeur de la rivière... Nombreux sont les Poissons d'Avril qui termineront accrochés dans le dos d'un de ces pêcheurs, dérisoire trophée de leur orgueil précaire...<sup>1</sup>

Heureusement, la vie garde ses droits. Et bien vite, alors que les chauds rayons du soleil commencent à caresser langoureusement la végétation en émoi, alors que les fines gouttes de rosée perlent le long des feuilles duvetées, tandis que les bourgeons turgescents libèrent leur bourre en offrande à la Nature renaissante, au milieu des écureuils folâtrant parmi les longues herbes humides, le Poisson d'Avril se sent empli du désir de fonder une famille...

<sup>1</sup>C'est pourquoi, à la différence de son cousin le Poisson de Mars et de son grand-oncle le Poisson de Janvier, le Poisson d'Avril fuit l'homme... Quand apprendrons-nous à respecter la Nature et à communier avec Elle ?

## Trompe-le-monde

Résumé de l'épisode précédent : À nouveau jeté sur les routes par le mauvais tour qu'il a joué au gentilhomme masqué, notre héros s'est procuré, à sa façon, une monture. Mais dans l'auberge où il fait escale, il tombe aux mains de brutes sans nom...

Je m'élançai soudain pour riposter à la bravade intolérable dont j'avais été victime, mais trébuchai, mal soutenu par ma jambe engourdie. Je m'aperçus bien vite que mon adversaire s'était retiré hors de vue. « Une nouvelle feinte ! », m'écriai-je ; rusant à mon tour, je me relâchai et fis mine de ne m'en point soucier. Revenant peu à peu à moi, je notai finement que la nuit était noire désormais, et déduisis que ma réaction avait dû être retardée par deux bonnes heures de profond étourdissement. M'efforçant de rester digne, je scrutai la salle. Le dernier ivrogne s'endormait sur sa chopine. Une soudaine lassitude m'envahit ; en un tel instant, j'aurais pu pleurer de rage ou appeler ma pauvre mère, mais je fis ce que je savais, malgré mon jeune âge, devoir faire en ces circonstances.

L'alcool, s'il fit fléchir mes jarrets, ne tarda pas à me délier la langue, et pour la deuxième fois dans le temps encore bref que représentait mon périple, je cédai à une tentante volubilité, de meilleure grâce encore que la première. Mon récit, régulièrement étayé par les tabourets de la maudite auberge, n'avait point besoin de la contrefaçon pour produire son effet. Le modeste auditoire fut choqué par le parricide, pour être aussitôt ragaillardé par le sort de ma marâtre. Je sentais bien l'insistance d'un pressentiment, ayant déjà conté tout cela, pour mon malheur, mais craignant d'avoir donné un tour peu honorable à ma propre histoire, je poursuivis de la sorte :

« Ainsi, par le grand bruit que produisit l'incendie autour de mes hauts faits, je ne manquai point de me faire craindre à la ronde, ni d'être aimé de mes pareils, vite attirés du reste par un protecteur d'envergure. Avisant un pauvre hère tout dépenaillé, affligé de quelque blessure ou infirmité qui lui interdisait de découvrir son visage, je pris mon parti d'en faire un compagnon. À peine avais-je résolu de le tirer d'affaire, qu'il entreprenait la réciproque, et de la plus noire des manières... Erreur, grande erreur, ahaaaaa ! »

« Pardieu, n'ai-je point déjà fait cela ? », songeais-je toujours plus faiblement...

À l'heure où il me faut décidément tout transcrire, je dois

bien admettre que mes borborygmes auraient compté pour vingt fois davantage que les mots, dans ces quelques phrases bredouillées. Dans mon délire, je répandais à la ronde plus de salive et de mauvais vin que de discours intelligible. Une fois décochés ces quelques traits péniblement formés, mon parler perdit d'un coup toute consistance, et se dispersa dans l'évocation désordonnée, pathétique, des ravages supposés de mon bras vengeur. Je pourfendais toujours en pensée les ruffians qui m'avaient défié, et aurais bien ajouté le geste à la parole, pour peu que mon enveloppe charnelle ne se fût dérobée. J'étais défait, et après avoir donné lieu à mes pitoyables élans martiaux, mes membres m'abandonnèrent tout-à-fait au moment où je risquais une fière évocation de mes ambitieux projets d'aventures. Je restai alors longtemps sans autre vie que le rire d'hébétude qui secouait mon corps. Tandis que je me lamentais sur le sort, qui m'avait fait donner, pour la deuxième fois, un si piètre spectacle de ma personne, voici ce que j'entendis :

« Or ça, mon sieur de la Tromperie... Certes, tu as déjà dit cela, et pour la seconde fois, mal t'en a pris. »

Méprisant au plus au point l'extrême violence du rictus crispé que je lui décochai, le gentilhomme masqué continua, non sans un rire : « Si tu dois périr par là où tu as péché, tu auras la tête tranchée ». Et la boutade le fit rire de plus belle... D'aucuns auraient dessoûlé à moins, mais il faut rappeler ici mon jeune âge, qui rendait autant mon corps vulnérable à la boisson que mon esprit confiant à l'excès... Aussi rétorquai-je non moins hardiment :

« Aahahaaa, noble é-h-tranger, nous voici à la c-croisée des chchemins ! », et ma piteuse intervention s'acheva par un rire que je voulus méprisant et qui fut sans doute bien ridicule.

Alors, je vis le gentilhomme se pencher sur moi :

« J'aurais plutôt dit... "à l'heure de vérité". Je t'ai donné une chance. Mais, je crains que, cette fois... »

Le *Poisson Mort*, c'est aussi toute la modernité de l'internet !

Retrouvez tous les numéros précédents en ligne sur la page internet du *Poisson Mort*.

Ce site est accessible depuis le serveur des élèves et celui du COF, ainsi qu'à l'adresse suivante :

<http://www.eleves.ens.fr/cof/pmort>



## En.6, 268

Épisode 25. Si vous avez manqué l'épisode précédent : tandis que commence le compte à rebours qui semble mener la colline Sainte-Genève vers son destin funeste, le chemin de la vérité s'ouvre à moi sous la forme d'une cassette vidéo dérobée dans les bureaux de la mairie et d'un mystérieux ouvrage d'histoire qui a disparu des rayons de la bibliothèque.

### Lundi après-midi

Je pris une douche, je fis une sieste. Puis, cassette en poche, je filai prendre à la loge la clef de la salle de télévision. Pas de temps à perdre.

Je passai prendre mon courrier aux casiers. Rien de notable ce jour-là : un bulletin de la mutuelle des fonctionnaires, une sympathique annonce me proposant de donner des cours de maths, un tract m'invitant à aller manifester. Direction poubelle.

Sur mon chemin vers les sous-sols, pourtant, je me ravisai. Un détail avait accroché inconsciemment mon attention. Je retournai fouiller dans la poubelle, et retrouvai le tract. Effectivement, j'aurai du faire plus attention.

« Le Quartier Latin et son histoire sont menacés !

Le projet de réforme scolaire du ministre Prosper menace de faire disparaître l'enseignement des langues mortes des collèges et des lycées, niant ainsi la richesse de l'immense héritage culturel laissé par la civilisation romaine ; la Ville de Paris non seulement menace nos magnifiques arènes de Lutèce de destruction au nom d'un projet immobilier dirigé par des intérêts privés, mais continue de diminuer la part du budget consacrée à la défense du patrimoine antique ; la bombe qui a éclaté vendredi à l'Hôtel de Ville, lors de la manifestation enseignante pour la défense de l'enseignement des langues mortes, représente le sommet tragique d'une odieuse tentative d'intimidation de la part des fanatiques de la mondialisation à tout crin. La lutte pour le respect de notre histoire n'est pas qu'un enjeu culturel, c'est un enjeu politique et économique. Et VOUS y jouez un rôle !

Vous qui vivez dans le Quartier Latin, vous êtes concernés. Ne laissons pas le rouleau compresseur de la pensée unique et de la mondialisation anéantir notre histoire. Ne laissons pas les dictateurs de la Ville de Paris détruire le der-

nier bastion de résistance de la Grande Lutèce. Notre culture et notre passé ne sont pas une marchandise ! Non, le Quartier Latin ne se laissera pas ensevelir ! S'il le faut, nous franchirons le Rubicon !

MARDI SOIR, 19H, PLACE DU PANTHEON, SOYEZ PRESENTS !

Signé : le Collectif de Défense de la Culture Latine, avec le soutien de la mairie du V<sup>e</sup> arrondissement. »

Je ne savais s'il fallait rire ou trembler. Le cri de désespoir d'une demi-douzaine d'illuminés. Peut-être. Ou peut-être le premier cri de guerre dans la révolte pour la renaissance du Quartier Latin. Ce que l'on appellerait bientôt la Guerre du Quartier Latin.

\*

### Lundi, en début de soirée

Je glissai la cassette vidéo dans la fente du magnétoscope et appuyai sur la touche de lecture. Après trente secondes de noir, puis l'image apparut enfin : un homme face caméra, assis dans un fauteuil de bureau. Il se raclait la gorge.

« Ceci est mon testament... en quelque sorte. Au cas où il m'arriverait quelque chose. »

Il était plutôt répugnant. Corpulent, flasque même, le visage suintant, des yeux porcins sous une épaisse paire de lunettes noires. Chemise blanche, cravate rouge, bretelles noires. Un businessman adipeux, et vraisemblablement au bout du rouleau.

« Pendant des années, j'ai travaillé pour la mairie de Paris. En tant que promoteur immobilier... »

L'homme passait plusieurs minutes à détailler le parcours qui l'avait mené de quelques projets juteux sur la côte d'Azur à certaines amitiés politiques, jusque dans les bureaux de l'office des HLM de la Ville de Paris. Je compris que j'allais assister à une confession, et sans doute à une trahison. Et effectivement, des noms tombaient : Césari, Orłowska, Parmentier... Où voulait-il en venir ?

Parfois, il s'épongeait le front avec un petit mouchoir blanc. Qu'est-ce que signifiait toute cette mise en scène ?

« C'est alors qu'arrivent les élections municipales qui ont fait basculer Paris à gauche... »

Je commençai à me ronger les ongles.

« Comment tout le monde a-t-il pu croire à la réélection de Césari dans le V<sup>e</sup> arrondissement ?... Le V<sup>e</sup> avait déjà basculé dans la mascarade la plus totale... Le scandale des faux électeurs, le scandale des HLM, tout ça n'était qu'un écran de fumée. Moi-même, j'ai mis du temps à comprendre quel avait été mon rôle dans cette affaire... Mais voilà, les faits sont là : cela fait des années... des décennies, peut-être ?... que le quartier latin se repeuple, petit à petit, d'une population... comment dire ?... sélectionnée. La mairie a créé de toute pièce l'électorat qui l'a rappelé au pouvoir. Les millions qui ont transité dans les tiroirs de la mairie n'ont jamais eu pour but le financement occulte des partis... quelle naïveté !... L'argent a servi à bâtir un projet d'une ampleur bien plus grande, fomenté par une poignée d'hommes, qui ont berné tout le monde. Un scénario complètement fou... Un repeuplement culturel... Un projet de sécession... »

Soudain, la porte de la salle s'ouvrit en claquant bruyamment derrière moi. Je sursautai. En me retournant, je coinçai mon genou entre deux barres de fer du banc, qui bascula en arrière, tins quelques secondes en équilibre, puis s'écroula sous mon poids dans un grand fracas métallique. Quand je rouvris les yeux, je vis, dans le cadre de la porte, une grande silhouette maigre aux cheveux longs qui me regardait, bouche bée. -Euh...

Je me relevai avec dignité, comme si de rien n'était.

-Oui ?

-Euh... T'en as encore pour longtemps ? C'est que... y'a OM-PSG ce soir.

Derrière nous, le gros homme en chemise blanche continuai de remuer ses lunettes en vomissant son flot d'accusations et de menaces. « Et puis... ce n'est pas tout... »

-OM-PSG, donc ?

-C'est... euh... un match de foot.

-D'accord. J'ai bientôt fini. Je n'en ai plus pour longtemps.

L'intrus ferma la porte avec hésitation. Il lança un dernier regard circospect sur l'écran, puis sur moi, et s'éloigna. Je rembobinai un peu la cassette.

« Et puis... ce n'est pas tout... le plan de repeuplement du V<sup>e</sup> n'a pas eu qu'une phase passive... Je n'ai pas pris part à ça, mais j'ai fini par en prendre connaissance... La phase active, c'est une élimination pure et simple. Les innocents, ceux qui ne sont pas au courant, ceux qui ne font pas partie du plan, vont être éliminés... par empoisonnement alimentaire. Là encore, la vache folle, les farines animales, tout ça a servi de leurre... »

L'arme secrète, c'est le poisson... »

Qu'est-ce que c'était que cette blague ? Le latin, l'eugénisme, et maintenant le poisson. Les réponses venaient enfin, mais elles venaient toutes à la fois, énormes, monstrueuses, grotesques.

« L'E.S.P. Encéphalite Spongiforme Piscine. C'est une bombe à retardement... La contamination se fait à la source, dans les halles de Rungis ; puis la distribution, les poissonneries, les restaurants, les petits japonais de la rue Monsieur-le-Prince... Tout est quadrillé. »

Quand il eut fini sa phrase, je déglutis lentement. J'ai toujours été un client régulier des restaurants à sushi de la rue Monsieur Le Prince. La Voie du Prince. La « *via principis* ». Je la connaissais donc depuis le début : la plaque tournante du poisson contaminé. Je n'osai calculer la quantité de poisson cru ingérée pendant les derniers mois.

« Quelle ironie... La révolution du quartier latin va se faire à coup de poisson mort. »

\*

### Lundi, 20h25

Je refermai la salle de télévision d'une main tremblante. La cassette vidéo, glissée dans la poche de ma veste, semblait peser une tonne. Lourde comme une valise diplomatique, attachée à mon poi-

gnet. Comme une boîte de Pandore. Comme une grosse bouteille de nitroglycérine. Je décidai de ne m'en séparer sous aucun prétexte.

J'avais désormais une des preuves en ma possession. Il me fallait maintenant trouver l'autre, la deuxième pièce du puzzle : l'Histoire secrète du Quartier Latin. Je connaissais le numéro de la chambre de Valeria N., la dernière personne à avoir eu l'ouvrage entre ses mains. Quelque chose en moi me disait qu'il fallait en finir au plus vite. J'irais frapper à sa porte. Et puis on verrait. Au fond, j'avais bien réussi à la persuader que j'étais l'un des leurs.

Je montai jusqu'au couloir jaune. Arrivé à l'étage, je fus pris par une sensation de vertige qui me força à m'appuyer quelques secondes sur la rampe. Dans le couloir, sur sa porte, était scotchée une carte postale. Les ruines Forum Romanum. Je restai un certain temps immobile, fasciné par ma propre audace. Puis je frappai. Un bruit de chaise glissant sur le parquet. Quelques pas. Maintenant un visage très pâle se glissait dans l'ouverture de la porte. La finesse de son menton, son teint pâle, ce pendentif à son cou : c'était elle.

Il y eut un instant de silence. Puis elle me sourit.

-Je me doutais bien qu'on finirait par se rencontrer un de ces jours.

-Bonjour, citoyenne.

-Entre.

J'entrai dans la gueule du loup. Ses murs et ses fenêtres étaient étrangement couverts de tentures jaunes. La pièce était dénuée des objets qui remplissent habituellement une chambre d'internat. Elle me fit asseoir sur une banquette.

-Notre entrevue dans les souterrains t'aurait donc laissé sur ta faim ?

-Le côté impersonnel de tout ça me frustre un peu, c'est vrai.

-Tu dois pourtant savoir qu'il est déconseillé de se voir entre nous... à la surface ?

-Je sais.

Par un rapide coup d'œil sur sa bibliothèque et son bureau, je déduisais sans grande surprise qu'elle était étudiante en lettres classiques. Elle tapait en rythme, avec son pouce, sur le bord de sa chaise.

-Mais bon, la clandestinité, le secret, on en a plus pour très longtemps, n'est-ce

pas ? Demain soir...

Elle ne me répondit pas. Elle fit volte-face, puis quelques pas.

-Tu veux boire quelque chose ?

Elle disparut dans le coin du lavabo et revint avec un verre de jus de fruit.

- Mais... excuse-moi. Je dois donner un coup de téléphone urgent.

Elle sortit un téléphone portable de sa poche. Le même modèle que le mien.

- Je vais dans le couloir. Je reviens tout de suite. Fais comme chez toi.

Elle sortit et referma la porte derrière elle. L'occasion était trop belle. J'attendis un peu, puis me précipitai vers ses étagères. Je trouvai aisément le livre de Martin Stael, entre un Budé et un livre de grammaire latine. Un drôle de serpent de mer était dessiné sur la couverture. Je le glissai sous mon tee-shirt.

Le jus d'orange que je venais d'avaler avait un goût vraiment âcre. J'allai me rincer la bouche dans son lavabo. En passant près de la porte, par curiosité, je collai mon oreille contre la paroi. Elle ne s'était éloignée que d'une dizaine de mètres. Je pus alors entendre quelques bribes de sa conversation.

-... faire tout ce que je peux pour... oui... bien sûr... faites vite...

Faire vite ? Je me raidis soudain en réalisant que j'étais peut-être le sujet de son appel. Ils allaient faire vite. Le piège était en train de se refermer lentement sur moi. Je saisis la poignée de la porte, qui résista. Elle était déjà de retour, et j'eus à peine le temps de reculer qu'elle était de nouveau sur le seuil de la chambre. Elle s'approcha de moi. Je reculai encore. Tandis que je me maudissais d'avoir été si stupide, elle fermait la porte et glissait la clef dans la poche de son pantalon.

-Et maintenant, tu ne bouges plus.

Bien sûr, ils avaient toujours leur lame sur eux. Il fit glisser la sienne de sous sa ceinture. Ma main heurta le verre dans lequel je venais de boire, qui tomba sur le parquet et se brisa.

-Si tu tentes quoi que soit, je hurle et je raconte à tout le monde que tu as essayé de m'agresser. Et les ennuis ne feraient que commencer. Alors tu vas gentiment t'asseoir et attendre que mes amis viennent s'occuper de toi.

(à suivre dans le prochain et avant-dernier épisode...)

Un texte que nous avait prié de publier l'Eglise de la Très Sainte Vision de Dieu dans le supplément Richthus du numéro 24, et qui n'avait pu y figurer, pour des raisons techniques.

## BIBLE DE LA TRÈS-SAINTE VISION DE DIEU

### Dieu, sa vie, son oeuvre

*Au début, il y avait Dieu. Rien que Dieu. Il était né, tout simplement. Et Il n'était pas né un beau soir de printemps, car Il n'avait encore créé ni la beauté, ni le soir, ni le printemps.*

*Tout seul, Dieu s'ennuya très vite. Mais Il eut alors une idée. Il lui fallait une télévision. « Télévision », dit-Il, et la télévision fut créée, car Sa parole était performative.*

*Mais sur l'écran de Sa télévision, il n'y avait rien d'autre qu'une sorte de neige. Car Il n'avait encore rien créé d'autre. Il n'y avait rien à la télévision. « Je suis bien embêté », pensa Dieu, et Il s'ennuyait toujours. Alors Dieu créa la caméra et le cordon péritel. Il fit cela sans difficulté, car Sa parole était performative. Mais même lorsqu'Il eut réussi à faire les bons branchements, il n'y avait toujours rien à la télévision. Il réfléchit encore, et se dit qu'il lui fallait créer un monde devant l'objectif de sa caméra. « Jour, nuit, ciel, mer, terre », dit-Il. Et tout cela apparut à la télévision, car Sa parole était performative.*

*Pendant quelques jours, Dieu eut plaisir à regarder le programme qu'il avait suscité. De magnifiques couchers de soleil Le remplissait de joie chaque jour. La mer se paraît de mille couleurs. Les montagnes étaient partout plus majestueuses.*

*Mais Dieu se lassa vite de ce documentaire. Il créa les végétaux, et cela l'occupa un peu. L'ensemble pourtant manquait singulièrement d'action. Il créa donc les animaux.*

*Les animaux, il faut bien le dire, déçurent Dieu. Peu de jours se passèrent avant qu'il ne s'endormît devant son poste, puis se réveillât, fâché. « Marre de ces émissions stupides sur les plantes vertes et les animaux », dit-Il, et la mare fut créée, car Sa parole était performative, et ne distinguait pas les homonymes.*

*Le problème de Dieu restait entier. Avant toute chose, il créa le canapé, pour son usage propre. Il ne voulait plus souffrir du dos en se réveillant s'il devait encore Lui arriver de s'endormir devant son poste. C'est alors qu'installé sur Son tout nouveau canapé, Dieu eut une idée de génie. Il Lui fallait créer un animal tout à fait différent des autres animaux, qui fût télé-génique entre tous. Et Dieu créa l'humain. Cette nouvelle création donnait enfin toute sa mesure à Sa création originelle. L'humain passait vraiment très bien à la télévision. Dieu fit*

*l'humain en deux version, l'homme et la femme. Il fut ravi de la coloration coquine que prirent vite ses programmes. Sexe et télévision faisaient bon ménage.*

*Dieu, qui avait le goût des intrigues et des feuilletons à rebondissement, fit l'humain volage, susceptible et jaloux. C'est alors qu'Il le doua de la parole et de la pensée. Ainsi, téléspectateur, Il ne perdait rien de ce qui se jouait des les coeurs des hommes et des femmes. Dieu eut un jour l'idée d'une invention qui complétait l'humain à merveille. Il créa l'argent, et Il en fut content, car l'argent et la télévision s'entendaient à merveille.*

*Pour varier les plaisirs, Dieu fit l'homme belliqueux. « Quel spectacle effrayant », se disait-Il avec des frissons de plaisir en regardant la guerre à la télé depuis son canapé. Dieu fit l'homme cruel, pour que les images fussent toujours plus saisissantes et plus sensationnelles. Un jour que Dieu regardait la télé, une étrange idée Lui vint. Il voulait, Lui aussi, passer à la télévision. Il voulait se sentir important. Il fallait que les hommes parlent de Lui à la télévision. Il créa alors les religions. Et il ne fut plus question que de Lui sur Son petit écran. Dieu ne se lassait pas de voir les hommes rivaliser d'inventivité pour parler de Lui et se battre entre eux en Son nom. Tout ce qu'Il avait eu plaisir à voir jusqu'ici se faisait désormais en Son nom. Et il fut content.*

*Alors Dieu se reposa. Il s'allongea sur son canapé. Et l'oeil de Dieu resta rivé sur la télévision pendant les siècles des siècles. L'homme se montrait toujours plus retors, plus compliqué, plus subtile et plus stupide à la fois. Dieu n'était jamais au bout de ses surprises. Dieu devint vieux. Son engouement pour sa première création restait intact, même s'il avait été obligé d'augmenter le volume et s'il lui arrivait plus souvent de s'endormir au milieu d'un programme.*

*Avant de devenir un téléspectateur pleinement passif, Dieu eut une ultime idée. Une sublime et définitive mise en abîme. Il créa la télévision dans Sa télévision. Il fit don de Sa première création à l'homme.*

*Alors le Créateur ne fut plus que spectateur. Et la créature accéda pleinement aux joies de la télévision. Devant et derrière la caméra, et surtout devant la télévision.*

*Dieu s'éteignait petit à petit. Ivre de bonheur, il goûtait aux créations télévisuelles humaines, avec une préférence marquée pour les jeux télévisés et les émissions de variétés.*

*Enfin, un jour, Dieu est mort devant Son petit écran. Mais personne n'a éteint Sa télévision. Et elle reste allumée, pour les siècles des siècles.*

## Le manuscrit Peabody

Épisode 21.

Arrivé au 27, Pickmann Street, je levai les yeux. La couleur déserta mon visage. C'était la maison de mes rêves, celle que je voyais chaque nuit depuis le changement d'attitude de ma tante. La demeure tenait à peine debout; le premier étage était presque entièrement écroulé, et l'on voyait au travers des fenêtres la lueur de la lune qui filtrait par



les trous dans la toiture. Le vent s'était levé, et agitait de vaporeux rideaux aux allures fantomatiques. Devant la maison s'étendait un vaste jardin à l'abandon, entourant un bassin d'eau croupie dont les reflets verdâtres agitaient les murs. La voiture de Bradley était restée là, garée devant une grille rouillée. Alors que je me dirigeais vers la maison, marchant sur un sentier de gravier, je remarquai que l'herbe avait été foulée récemment. Je bifurquai et m'enfonçai jusqu'au genou dans les herbes hautes, lorsque, emporté par mon élan, je remarquai trop tard le trou ouvert sous mes pas et que je me retrouvai, cinq mètres plus bas, sur un petit tas d'os et de feuilles qui amortit ma chute.

J'allumai ma lampe et levai les yeux: une ouverture rectangulaire se découpait

dans l'obscurité, une trappe qui était restée ouverte, et des barreaux de métal descendaient jusqu'à ma hauteur. Parmi les os sur lesquels j'avais atterri, je reconnaissais ceux de petits rongeurs et de quelques rats, qui avaient dû subir le même sort que moi, avec moins de bonheur. Devant moi s'ouvrait une immense galerie aux multiples embranchements ;

dans la poussière qui recouvrait le sol se remarquaient facilement des traces de pas qui appartenaient sans doute à Bradley. Je m'enfonçai à sa suite.

Le faisceau de ma lampe déchirait l'obscurité devant moi, m'offrant des aperçus incroyables. Un réseau immense de galeries courait sous toute la ville. Quelles mains avaient bâti ces couloirs cyclopéens aux fresques dérangeantes? Je fus pris de vertige devant l'étrangeté totale de certains dessins, d'un style si primitif et si *inhumain* que je me sentais transporté aux origines du monde ou dans un autre univers.

Certains couloirs, du moins, étaient plus récents et comme creusés à la main ; ils menaient à des caveaux aux cercueils éventrés et vidés de leur contenu. Pour quelle infâme cérémonie avait-

on ainsi tiré ces morts de leur sommeil ? Les traces de Bradley m'emmenèrent ensuite dans un couloir plus récent encore, constitué d'une multitude de cellules aux barreaux de fer ; elles avaient toutes été ouvertes de force, comme sous l'action d'un acide extrêmement corrosif. La plupart contenait des restes aux formes vaguement humanoïdes, des os rongés jusqu'à la moelle. J'en observai quelques uns : ce n'était pas le fait des rats ; ils portaient des marques de mâchoires et de suctions étranges. Il s'agissait certainement des restes de ceux des disparus qu'on n'avait jamais retrouvés. L'atmosphère lugubre de ces souterrains commençait à m'oppresser. Ma vue se brouillait, fatiguée de suivre ces traces de pas esquissées dans la poussière, quand je remarquai soudain que ces traces étaient de plus en plus espacées, comme si Bradley s'était mis à courir. Cette idée me fit frémir ; je pressai moi-même le pas. C'est alors que je vis dans la poussière, surgis d'une des galeries perpendiculaires qui s'ouvraient autour de moi, *de larges traces informes, qui semblaient résulter du passage d'un être énorme et pesant.*

Quelqu'un traînait-il une lourde masse derrière lui ? En tout cas ces traces rejoignirent bientôt celles de Bradley *pour les recouvrir entièrement.*

Je continuai, m'efforçant de ne pas me demander quel était le poursuivant de Bradley, pour ne pas pousser un cri d'angoisse dans la nuit. C'est alors que j'entendis ces bruits ignobles - des bruits de succion, de mastication, des chuintements organiques abominables. Qu'allais-je découvrir ? Une curiosité morbide, dans ce décor irréel, onirique, me poussa à continuer. Au bout du couloir, une étrange phosphorescence issue d'une pièce que je ne pouvais voir me

permet d'éteindre ma lampe.

Arrivé au coin, j'hésitai un instant, écoutant ces bruits maintenant tout proches; je regretterai tout le temps qui me reste à vivre d'avoir surmonté ma peur. Dans une petite salle aux murs délabrés se tenait, replié sur ses multiples bourrelets écoeurants, un être monstrueux, difforme, aux chairs boursouflées; de nom-

breuses ouvertures garnies de crocs constellaient son corps infâme, et cette chose tenait entre ses bras tentaculaires les restes de ce qui avait été Mike Bradley. Elle releva la tête vers moi et se mit à me poursuivre; et tandis que je m'enfuyais, en proie à une effroyable panique, je ne pouvais m'empêcher de penser au semblant de visage dessiné sur

le corps de cette chose, *un visage dont les traits rappelaient hideusement les miens*; et de ce visage s'échappait une exclamation enthousiaste qui me poursuivit jusqu'à ce que je m'échappe par miracle de ce dédale sordide, une exclamation au sens insoutenable: « MON PETIT FRÈRE ! MON PETIT FRÈRE ! »

...ROMAN SENTIMENTAL...

## Ada visite le Ritz

Des visites guidées du Ritz sont organisées : bien sûr, il s'agit de faire partie du bon club. Ada a moins de quatre-vingt-neuf ans, mais sa belle-sœur est la meilleure amie de la femme de l'oncle de la dame qui s'occupe des visites, alors elle pourra profiter de cette chance qui certes a tout d'un privilège.

Rendez-vous à 14 heures devant l'entrée de l'hôtel (celle réservée au personnel, y faudrait pas des fois gêner les vrais clients). Ada est tout excitée, elle va enfin découvrir pour de vrai le théâtre où se meuvent les personnages de sa personnelle mythologie : Lady Diana (elle est morte, bien sûr, mais Ada ne l'oublie pas), Mireille Matthieu, Claire Chazal et tant d'autres. Ada s'est mise sur son 31 : il s'agit d'être à la hauteur; mais dès l'entrée, un maître d'hôtel d'une impressionnante dignité lui enlève son manteau Pimky qui pourrait quasiment passer pour un Tristan Knor. D'abord, la galerie des boutiques : Ada se réjouit fort en son intérieur de ce qu'aucun article ne vaille moins que trois mois de son salaire, ça c'est du luxe. Ensuite, la chambre de bas étage : seulement 15000 francs la nuit, et des robinets en argent massif. Ada méprise intérieurement les parias qui se contentent de si peu, mais admire tout de même les beaux peintres saumon avec le petit truc qui veut dire que c'est le signe du Ritz. Bon, la Grande Suite : la dame qui fait la visite explique qu' "ils" ont eu des problèmes avec la moquette, parce que des rois africains faisaient des barbekyous par-terre, on se demande ce que c'est que ces gens-

là, ma parole ce sont de vrais sauvages.

Après la Suite Royale : Ouh la la, c'est classé monument historique, y'a des faux Watteau partout. On voit pas la fin des appartements, on se demande s'il leur faut pas un hélico pour aller d'un bout à l'autre. Et pis les robinets en or massif, qu'on doit pas oser se rincer le bec dedans, et pis les poufs avec des glands partout, et pis les boutons avec quoi qu'on peut sonner ou le maître d'hôtel, ou le sommelier, ou le garçon d'étage ou la femme de chambre. Ada se dit qu'elle aimerait bien se faire embaucher là-dedans, qui doit y'avoir moyen de se dénicher un milliardaire qui paierait bien une passe ou deux, ou sinon elle pourrait toujours jouer à sa maîtresse et mettre des fois ses pantoufles et pis admirer tout ça tant qu'elle veut. Après la dame les traîne aux cuisines, et le maître d'hôtel fait remarquer que l'esprit y est très moderne, très audacieux même, puisque des femmes y aident parfois les chefs-cuistots. Après on va à la piscine : quelqu'un fait remarquer pour rire que dommage, il a pas pris son maillot de bain mais le maître d'hôtel aime pas la blague, c'est un peu blasphémateur, on a juste le droit de regarder et de baver d'envie.

Notre héroïne ne s'en prive pas et tâche de s'imaginer à la place du gros

### LE POISSON MORT

attend vos articles

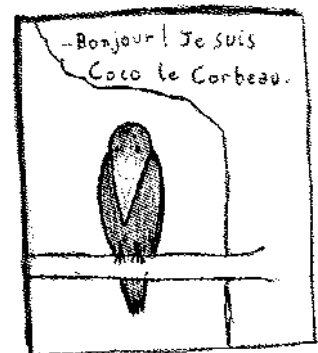
N'hésitez pas à nous transmettre vos propositions en format .txt à l'adresse [pmort@clipper](mailto:pmort@clipper).  
À bientôt !

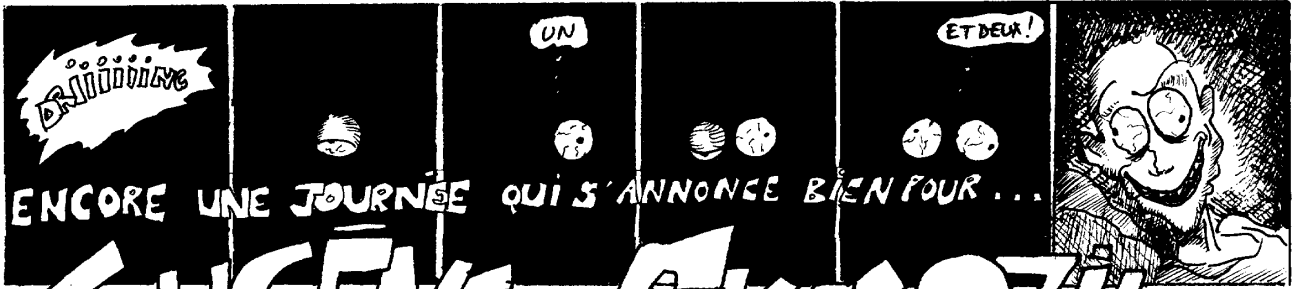
pépé qui nage, là, tout seul au milieu de la piscine (c'est rigolo il a des brassards et une bouée ventrale...ah pardon, c'était son ventre) et y'a trois barmans qu'attendent pour lui préparer des koktéys. Tiens c'est super, y'a aussi un endroit où ça fait des remous, Ada a vu ça dans Télé Achats. Maintenant y reste pus que la boîte privée, avec des cocotiers en plastiques partout, qu'on se croirait dans Tarzan de Val Disney, ce soir c'est loué par des Japonais, ceux-là y se croient vraiment tout permis. La visite est finie, le maître d'hôtel dit « J'espère vous revoir bientôt » et tout le monde éclate de rire. Ada est bien contente, c'était plus stimulant que de lire Gala, mais elle est quand même un peu triste, elle y r'mettra jamais les pieds.

Signé votre fidèle Barbara Deschamps.

\* Le dernier descendant de César Ritz serait un certain Olivier Ritz, étudiant bizarrement la psycho-pédo-didactique antique au lieu de faire une bonne école de restauration, si c'est pas désolant.

### Prochainement dans le Poisson Mort. Ou pas :

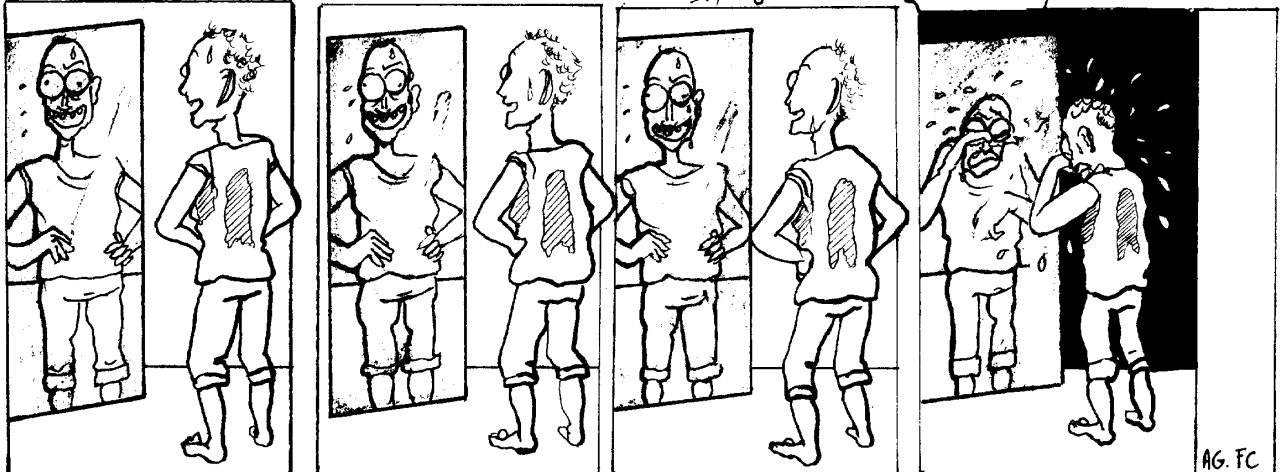
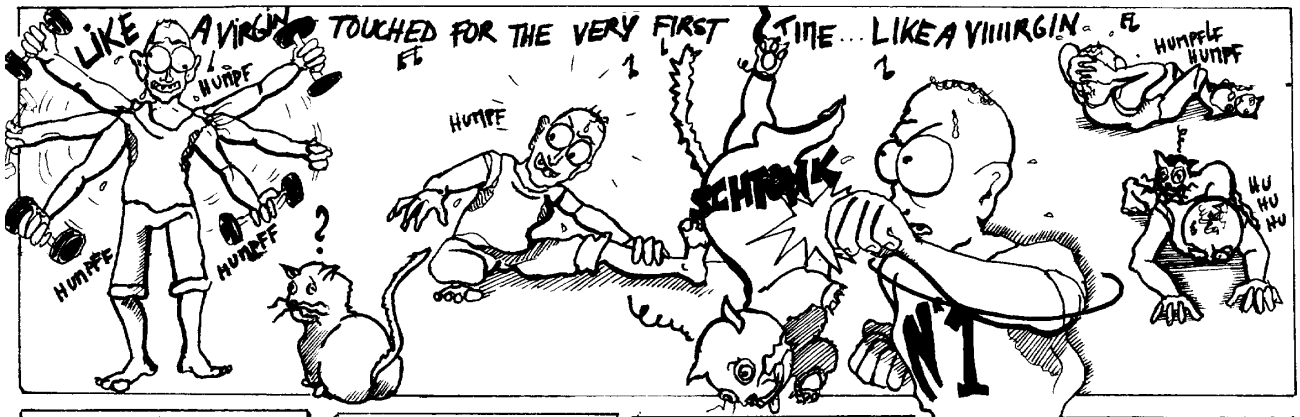
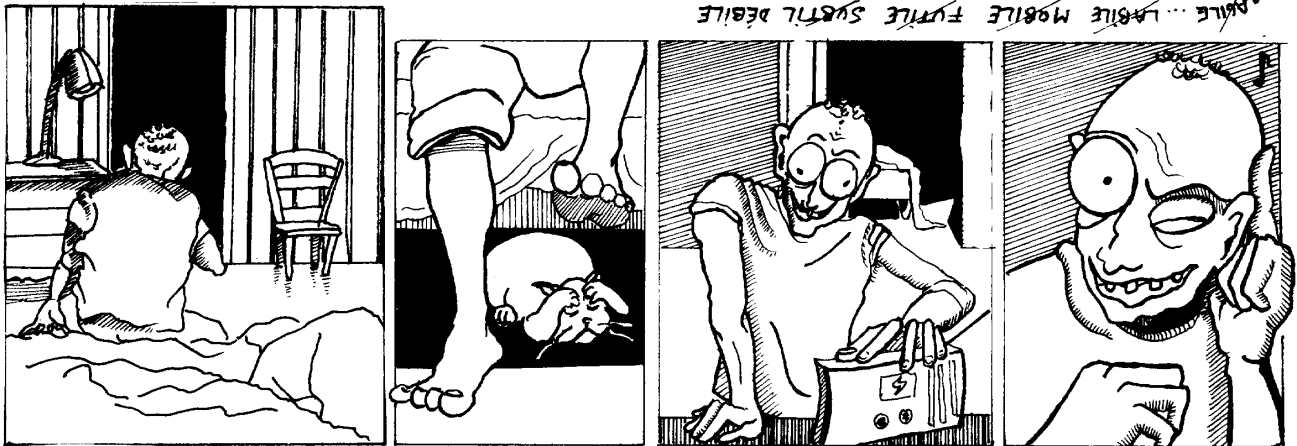




# EUGÈNE SKAGOZIL

LE HEROS PAS BEAU ET DÉBILE SEMBLE FUTILE

LEBILÉ MORTLE FUTILE SYRTELE DÉBILE



# Êtes-vous un(e) littéraire ?

## 1. ParAgeS paraît :

- Vous vous précipitez chez Armand Erchadi (A304) pour lui acheter un numéro dédicacé à 30 F. Vous en profitez pour lui soumettre votre cinquième proposition de texte, qui, vous en êtes sûr, sera publié cette fois-ci.
- ParAgeS ? Jamais entendu parlé. Vous vous demandez si cette revue est meilleure que *Scientific American*, dont le numéro de février laisse franchement à désirer au niveau rigueur.
- Vous vous repassez l'intégrale de Total Bear Karnage, pour oublier.
- Vous connaissez déjà. Le seul texte intéressant de ce numéro, c'est vous qui l'avez écrit.
- Vous dévorez goulûment neuf exemplaires de ce concentré de nourritures intellectuelles.

## 2. Ce soir, en salle Dussane, « Applications de la stochastique cognitive à la phénoménologie exogénétiq

- Vous ne comprenez pas tout au titre, mais vous êtes certain que ça sera très intéressant.
- Vous reprenez une bouchée de spaghettis en barquette. De toute façon, ce foutu programme Perl ne devrait plus vous résister longtemps...
- Vous poussez un grognement rauque. De toute façon, cette foutue rampe de flipper ne devrait plus vous résister longtemps...
- Cette alliance des concepts vous semble décidément contre nature. Il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes...
- Groaar !

## 3. Votre altitude préférée, c'est...

- Le premier étage ou la bibliothèque des lettres, savoir et érudition.
- Le premier sous-sol du DMI ou la salle S, moiteur et néons.
- Le premier sous-sol ou la K-fêt, baby et bière pression.

- Le rez-de-chaussée ou la cour aux Ernests, liberté et intuition.
- Le sol ferme de votre forêt natale, où vous aimez gambader à la recherche de hérissons.

## 4. Votre devise :

- « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme »
- « Un espace de Hilbert est un pré-hilbertien complet »
- « Ça tue des ours »
- « Comme si je pouvais me résumer en une seule phrase... »
- « Du miel ! C'est le plus beau jour de ma vie ! »

## 5. On parle de Céline autour de vous :

- Vous pensez Louis-Ferdinand Destouches et expliquez à qui veut vous entendre que Céline est au roman ce que Lobatchevski est à la géométrie.
- if (celine==bonne) then exit(0) else spaghetti fi
- Céline, Céline... ce ne serait pas une K-fêt woman ?
- La plus grande imposture du siècle. On peut très bien avoir un style percutant sans utiliser [...] tous les deux mots. La preuve, votre dernière oeuvre...
- On ne parle jamais de Céline autour de vous. C'est que vos amis n'ont pas beaucoup de conversation.

## 6. Le ciné-club, c'est :

- Votre hobby : vous montez les films, réalisez et collez les affiches, écrivez tous les synopsis, car c'est l'occasion rêvée de vous retrouver avec des gens comme vous, scientifiques mais pas obtus.
- Le mardi soir, à partir de 20h30. Vous lisez le synopsis sur le web.
- Le mardi soir après le petit-déjeuner et avant la K-fêt.
- Une initiative louable mais qui flatte trop souvent les bas instincts du spectateur.
- Pas votre rayon de miel. De toute façon vous n'aimez que les films de

Jean-Jacques Annaud.

## 7. Le jeudi soir, c'est :

- Avant-première avec Jean-Marc Barr, et peut-être sa dernière vidéo de vacances, chef d'oeuvre naturel en caméra numérique.
- Nanar Club.
- K-fêt.
- Perspectives Normaliennes.
- Soirée chasse.

## 8. Vous dormez :

- De 2h00 à 8h00. C'est que vous avez cours le matin...
- De 3h00 à 5h00, le nez sur votre clavier d'ordinateur.
- 6 heures toutes les trente heures, approximativement.
- Quand vous l'avez décidé.
- Une fois repu.

## 9. Vous lisez :

- Le Poisson Mort* et *ParAgeS*.
- Le Poisson Mort* et forum.
- Le Poisson Mort*, le ~~Bocal~~ et le *Hublot*.
- Le Poisson Mort* et vos propres poèmes, avant de vous endormir.
- Groupmf.

## 10. Au petit Pot, vous parlez :

- Beaucoup et à tout le monde. Tisser de nombreux liens intellectuels avec le maximum de personnes (surtout les littéraires), voilà un bon moyen de s'épanouir.
- De maths, d'informatique et parfois, non sans quelque moquerie, de physique ou de biologie.
- À votre oreiller : le petit Pot, vous n'y allez que pendant vos périodes d'insomnie.
- Peu. De toute façon, ils ne comprendraient pas...
- Pas. Par contre vous y consommez facilement soixante-sept barquettes de miel tous les matins.

## Des chrysanthèmes comme s'il en pleuvait

Bilan de la situasse :

Par une noye lancequineuse, Paulot espère Riton au coin d'un zinc. Mais Henri lui pose un lièvre et Paulot décarre chez sézig, où il est cueilli par un coup de percutant sur la calebasse qui l'envoie illico à la dorme. Rendu chez Riton, il y retapisse un petit-déjeuner à base de viande froide: Riton a déjà posé sa chique. Paulot commence à avoir le trouillomètre à zéro. Bref, au moment que je vous cause, le suspense vous argougne par les endosses et comme d'hab c'est le gars Paulot qui tient le crachoir...

### Chapitre 3

#### De Madeleine à Tolbiac

C'est Mado qui vint délourder. Jean était absent. Elle était saboulée d'une roupaine plus enivrante qu'un guindal de vitriol. Sa frime pâle bouffée par quelques mèches blondes exhalait toujours le même charme. D'ici que je retombe jalmince de Jeannot, mézig, y avait pas l'épaisseur d'un tif.

«Salut Mado, je jetai.

- Salut Paulot. Ça faisait un bail. Qu'est-ce que tu maquilles dans le coin ?

- J'ai des nouvelles moches. Riton a cassé sa pipe. Deux bastos dans le buffet, le genre de termites qui pardonne pas.»

Mado avait des tripes pour une moukère. Elle baissa simplement la tete et alluma un clope. La fumée bleue s'éleva lentement dans la piaule. Les lèvres de Mado tremblaient légèrement.

« Je flairais du louche, Paul. Ce pac-sif...

- Quel paquet ?

- Hier soir, Riton s'est pointé. Il était dans les dix plombes. Il m'a cloqué un paquet. Je devais te le refiler s'il lui arrivait un pépin.»

Quelques broquilles plus tard, j'avais le colibar entre les pognes. Un colis de la taille d'un bouquin, emballé dans un baveux. C'était une feuille du *Canard Enchaîné*, évidemment. La page des mots croisés. Riton avait toujours été fortiche aux mots-croisés. «C'est du loisir de cave, mais du turbin de voleur...» qu'il disait souvent.

Je déballai soigneusement le paquet. Il contenait une liasse de fafiots et une photo. Ça représentait un vieux gonze avec un piège-à-poux comme on n'en fait plus. Au dos, Riton avait griffonné un mot. «J'aurais dû te causer avant mais j'ai voulu manoeuvrer en solo. Il me

reste plus qu'à espérer que ce soit toi qui recoltes les fruits de mon turbin. Ce paquet t'aidera. Je peux pas t'en dire plus.»

Mais c'était surtout le grisbi qui m'alpaguait. Dix mille points, ça faisait pas l'herche du dessoudage. C'était donc pas pour le fric qu'on avait liquidé Riton. Le contenu du pac-sif était censé m'aider. Oui, mais aujourd'hui, polop ! Je nageais dans l'obscur.

Mado m'apporta un godet de Martini.

«Qu'est-ce tu comptes faire, Paulot ?

- Retrouver le fumier qui a dévissé Henri. Et piger pourquoi. »

\*

Tirer cette affaire au clair... Si c'était pas laubé comme projet ! Seulement, j'avais pas des masses de rambours dans l'histoire. Juste deux blazes que m'avait virgulés le loufiat de Chez Maurice. Je décidai de rendre une petite visite aux deux zigues. Je pris le tube à Monge.

\*

Roger Nimier perchait rue de Tolbiac, au 74. Un immeuble à la façade décrépite, bouffée par le lierre. Quand j'étais jeunâtre, la rue de Tolbiac c'était surtout une petite taule discrète, avec des clandés serviables, toujours prêtes à consoler le micheton en mal de tendresse. La taule n'existait plus, remplacée par un magasin de pompes funèbres. Moi, je préférais les pompes ancienne manière. Eros supplanté par la Camarde... Fichue époque... Et sale coup pour les souvenirs et les illuses.

La pipelette me reluqua d'un air méfiant comme je passais devant sa case. Je lui tirai mon bitos, histoire de me la mettre dans la fouille. L'escadrin en colimaçon était vermoulu, avec des marches tellement branlantes que grimper au deuxième était plus duraille que d'entreprendre la face nord de l'Annapura.

Nimier était *at home*. C'était un petit vieillard aux calots brillants, au crâne dégarni, vetu d'un falzar élimé et d'un chandail rapiécé. Il m'ouvrit, bouffarde au bec, et me défrima d'un regard méfiant.

« Je viens vous parler d'Henri. Henri Castan, dit Henri-la-Castagne. Ça vous dit quelque chose ? »

Le ganache cligna des agates, se passa la menteuse sur les lèvres et me fit entrer d'un signe de caberlot. Je m'installai dans un fauteuil Voltaire et m'allumai une sèche. Je matai la piaule. Le mobilier était sommaire. Un tapis effiloché trainassait traîtreusement au beau milieu de la pièce. Il semblait guetter vos pompes avec avidité, scrutant le moindre pas de traviole. Les murs étaient recouverts d'un papier bleuâtre rongé par l'humidité et de deux tableaux. Un divan défoncé et une table basse complétaient le décor. Je posai mon pétard sur la table. J'en avais pas vraiment besoin, mais ça aide les gens à s'épancher, kif le divan du psychanalyste. Le vioque roula des yeux effarés. Il finit par briser le silence.

« Il est arrivé quelque chose à Henri ?

- Clamecé, je dis simplement.

- Un... Un accident ? » fit l'autre sans trop y croire.

Je dardai mes yeux au fond des siens.

« Je crois pas que les deux pruneaux qu'il a dans la brioche sont partis accidentellement... »

Un ange passa, au risque de se calci-ner les ailes sur la calbombe poussiéreuse.

« Vous étiez un ami d'Henri ?

- Ouaip.

- Que... Que puis-je faire pour vous ?

- Me bonnir ce que vous goupilliez avec Henri. Il avait pas l'habitude de marnier avec des croulants. Le genre à sucrer des fraises, il préférait les avoir en face... »

Le vieux avala sa salive.

Visiblement, il était pas à la noce. Plutôt mal à l'aise.

« Vous savez, je le connaissais à peine...

- Me raconte pas de charre<sup>1</sup>, tu le voyais une fois la semaine Chez Maurice... Alors ?

- C'est moi qui l'ai contacté » balbutia-t-il.

Il avala une goulée d'oxygène, presque à contre-cœur. À vrai dire, il aurait pas craché sur un remontant d'un autre genre.

« Totalement par hasard, j'ai appris qu'un dénommé Henri Castan habitait non loin d'ici, reprit-il. Le nom me disait quelque chose. Et puis je suis retombé sur des coupures de journaux racontant sa sortie de prison... Je me suis dit qu'il pourrait peut-être m'aider... »

Je le reluquai avec la perplexité d'un douanier à qui on expliquerait les principes du shintoïsme.

« C'était pour mon fils... Robert a trempé dans quelques affaires... plutôt louches. »

Je souriais intérieurement : le louche, le bizarre, comme disait Nimier, c'était mon rayon. La grande soupe populaire où je mijotais depuis que j'étais micheton. Le Milieu que tous ces lavedus redoutent, c'était ça finalement: une soupe. Une grande soupe qui te réchauffe le cœur souvent, te le refroidit parfois.

« Depuis trois mois, continua l'autre, je n'ai plus de nouvelles. Il a pour ainsi dire disparu. J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé malheur.

- Et vous espérez que Henri retrouverait votre même et le ramènerait sur le droit chemin de l'honnêteté ?

- Oui. »

C'était émouvant de piété et de foi en l'humanité. Si il y avait un Dieu pour les naïfs, Nimier père serait à sa droite, pour sûr.

« Quand vous rencontriez Henri chez Maurice, il vous affranchissait sur le devenir de votre rejeton ?

- Il y a un mois, quinze jours après notre prise de contact, Castan m'a fixé rendez-vous dans ce café. Il avait retrouvé la trace de mon fils et m'a dit veiller sur lui. Mais que l'affaire ne se réglerait pas du jour au lendemain. » Il s'interrompt. « De toute façon, maintenant qu'il est mort... »

Visiblement, je n'en tirerais rien de plus du père éploré. Riton avait manœuvré seulâtre, comme d'habitude. M'était avis qu'il avait baladé le vioque. « L'affaire ne se règlera pas du jour au lendemain ». Robert Nimier et cézig avaient sûrement topé sur un plan intéressant. Si Riton avait un coup à monter, il avait sûrement dû considérer le fils comme un meilleur atout que le père. D'autant que le rejeton devait placer son morlingue bien au dessus de sa piété filiale. Mais Riton avait-il seulement un coup à monter ? La meilleure façon de le savoir, c'était de retrouver le fils Nimier. Et puis j'avais encore une visite à faire...

Je m'esbignai sans même accepter le glass que le vieux rat s'abstint soigneusement de me proposer.

(à suivre...)

<sup>1</sup>D'où l'expression « Arrête ton charre », improprement orthographiée par de nombreux caves « Arrête ton char ».

## Test : les résultats

### Vous obtenez une majorité de a.

Vous êtes un(e) littéraire, un(e) vrai(e), et vous en êtes persuadé(e). Malheureusement vous êtes rentré(e) par le concours maths... Qu'à cela ne tienne ! Vous ne ménagez pas vos efforts pour obtenir la reconnaissance de vos nouveaux pairs et vous vous efforcez de montrer au monde que vous savez briller dans toutes les disciplines.

### Vous obtenez une majorité de b.

Vous êtes un(e) scientifique pur(e) et dur(e). Vous connaissez par cœur la classification périodique des éléments, et à peu près 30 000 commandes Unix. Qu'on ne vienne pas vous embêter avec ces prétendus domaines du savoir où n'excellent que les beaux parleurs et les enfonceurs de portes ouvertes !

### Vous obtenez une majorité de c.

Vous êtes un(e) littéraire... ou plutôt vous étiez, ...enfin vous ne savez plus trop. Quoi qu'il en soit, vous passez plus de temps devant l'ordinateur et le flipper qu'à relire les oeuvres complètes de Paul Claudel, et cela vous inquiète. Malgré tout, vous démentez avec véhémence toute rumeur qui tente de vous faire passer pour un scientifique. Cette attitude est évidemment vaine, comme le prouve votre score au présent test.

### Vous n'obtenez que des c.

Vous êtes Vaurien, et vous êtes démasqué.

### Vous obtenez une majorité de d.

Vous êtes un(e) authentique littéraire. Vous vous destinez aux métiers de plume où vous pensez devoir briller, ce qui ne sera pas trop dur vue la médiocrité de la production littéraire française.

### Vous obtenez une majorité de e.

Vous êtes un(e) ours mal léché(e). Carnivore et féroce, vous vous laissez néanmoins attendrir par quelques rayons de miel. Vous vous entendez moyennement avec les adeptes de la réponse c (voir question 4).

#### Ont participé à ce numéro :

Diane Bénézech  
Carole Boidin  
Mathieu Bonzom  
Paul Calori  
Frédéric Chateigner  
Agnès Gayraud  
Aurélien Langlois  
Blaise Li  
Sébastien Lion  
Julie Migraine-George  
Thierry Mora  
Denis Oddoux  
Olivier Ritz  
Julien Schuh